

—Je veux lui dire que maman dort depuis hier soir quatre heures, et qu'elle l'éveille, si c'est un effet de sa bonté; moi je ne peux pas.

La poitrine du vieux soldat se serra, car il avait peur de s'empêcher. Il demanda pourtant encore :

—Que parlais-tu de soupe tout à l'heure ?

—Et bien répondit l'enfant c'est qu'il en faut. Avant de s'endormir, maman m'avait donné le dernier morceau de pain.

—Et elle, qu'avait-elle mangé ?

—Il y avait déjà deux jours qu'elle disait : " Je n'ai pas faim."

—Comment as-tu fait, quand tu as voulu l'éveiller ?

—Eh bien ! comme toujours, je l'ai embrassée.

—Respire-t-elle ?

Jean sourit et le sourire le faisait bien beau.

—Je ne sais pas, répondit-il; est-ce qu'on ne respire pas toujours ?

Papa Bouin tourna la tête, parce que de grosses larmes lui coulaient sur les joues. Il ne répliqua point à la question de l'enfant, mais il dit d'une voix qui tremblait un peu :

—Quand tu l'as embrassée, n'as-tu rien remarqué ?

—Mais, si... Elle était froide. Il fait si froid chez nous !

—Et elle grelottait, n'est-ce pas ?

—Oh ! non... Elle était belle, belle ! ses deux mains qui ne bougeaient pas étaient croisées sur sa poitrine, et si blanches ! Sa tête était tout à la renverse, derrière le traversin presque, de sorte que, par la fente de ses yeux fermés, elle avait l'air de regarder le ciel.

Papa Bouin pensait :

—J'ai envie les riches, moi qui mange bien, moi qui bois bien... En voilà une qui est morte de faim !... de faim !

Il appela l'enfant qui vint ; il le mit sur ses genoux et dit bien doucement :

—Petiot, la lettre est écrite, et envoyée, et reçue. Mène-moi chez ta mère.

—Je le veux bien, mais pourquoi pleurez-vous ? demanda Jean étonné.

—Je ne pleure pas, répondit le vieux soldat qui l'embrassait à l'étouffer en l'inondant de ses larmes : est-ce que les hommes pleurent ? C'est toi qui vas pleurer, petit Jean, pauvre chéri !... Tu sais que je t'aime comme mon fils ? c'est bête... Mais j'avais une mère aussi, il y a longtemps, c'est sûr ! voilà que je la revois, à travers toi, sur son lit où elle me dit en partant, " Bouin, sois honnête homme et bon chrétien." La Vierge pendait dans la ruelle du lit, une image de deux sous qui souriait, que j'aimais et qui vient de me rentrer dans le cœur. Car j'ai été honnête homme, c'est vrai ; mais pour bon chrétien, dame...

Il se leva, tenant toujours l'enfant

dans ses bras, et le pressa contre sa poitrine en ajoutant, comme s'il eût parlé à quelqu'un qu'on ne voyait pas :

—Voilà, vieille mère. Voilà ! sois contente. Les amis se moqueront de moi s'ils veulent. Où tu es, je veux aller, et je t'amènerai le petiot, pauvre ange, qui jamais ne me quittera, parce que sa coquille de lettre, qui n'a pas même été écrite, a pourtant fait coup double : elle a donné à lui un père et à moi un cœur.

C'est tout. La bonne femme, morte de malheur, ne fut point ressuscitée sur la terre. Qui était-elle ? Je l'ignore. Quel avait été le martyre de sa vie ? Je ne sais pas.

Mais il y a quelque part, dans Paris, un homme, jeune encore, qui est " rédacteur, " non point en échoppe comme papa Bouin. Il rédige d'éloquentes choses et vous savez tous son nom. Appelons-le Jean tout court comme autrefois.

Papa Bouin est maintenant un vieillard heureux, toujours honnête homme, et de plus, un bon chrétien. Il jouit de la gloire du " petiot, " comme il appelle parfois son illustre fils d'adoption, et il dit, car c'est lui qui m'a raconté cette histoire sans commencement ni fin :

—Je ne sais pas quel est le facteur qui portées lettres-là, mais elles arrivent à leur adresse dans le ciel.

PAUL FÉVAL.

L'Abuille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit "

QUÉBEC, 11 AVRIL 1878.

Candido Masson.

Il y a donc un glaive qui se balance sur nos têtes ; il y a donc une main prête à frapper au début comme au terme de la course et qui demande des victimes à l'âge des illusions et des joies comme aux années où il ne reste qu'expérience et passé !... Où êtes-vous donc, jours de jeunesse ? Est-ce pour nous apprendre la fragilité de nos enchantements que la mort se plaît à vous interrompre au milieu de nous ! Hier à peine, nous déposions le dernier adieu sur une tombe encore chaude, et voilà qu'aujourd'hui de nouvelles larmes viennent brûler notre paupière ; il faut encore se pencher sur la fosse et pleurer. Et pourtant celui qui fait nos regrets est-il si malheureux ?... C'est une âme neuve qui fuit les passes difficiles de la vie, c'est un cœur qui s'échappe sans s'être déchiré aux épines de la route.

M. Candido Masson était à peine âgé de treize ans. Des talents plus qu'ordinaires lui avait permis de passer de la septième en méthode où il occupait encore un rang distingué. D'une grande assiduité à ses devoirs, il était le pre-

mier à donner l'exemple du travail et de la régularité. Aussi notre douleur serait bien plus grande si nous n'étions déjà sûrs de son bonheur.

Non, sans doute, son trépas n'est pas dénué de consolations, mais il faut payer le tribut à cette pauvre humanité, il faut arroser de nos pleurs cette fleur flétrie aux premiers rayons du matin. D'ailleurs l'homme est aveugle et se persuade assez difficilement du bonheur qu'il ne peut voir, sentir ou toucher ; voilà pourquoi il s'émeut et palit chaque fois que la mort frappe à ses côtés, lors même que son glaive briserait le cours d'une existence malheureuse ou déroberait une âme aux angoisses d'ici-bas ! Et, s'il est vrai que l'habitude des larmes accroît sensibilité, on permettra un plus libre cours à notre douleur, nous dont le cœur est à peine cicatrisé d'une blessure, trop grande dans nos affections, pour ne pas nous en rappeler toujours.

Les journaux nous ont appris que nos confrères de Ste-Thérèse ont reçu de Rome un bien précieux souvenir. Quelques jours avant sa mort, Sa Sainteté Pie IX a ordonné de remettre à M. l'abbé P. S. Lonergan, étudiant la théologie à Rome, un superbe calice destiné au Petit-séminaire de Ste-Thérèse. Il nous sera sans doute permis de féliciter nos amis à l'occasion de ce royal présent et de participer en quelque sorte à leur bonheur. Entre frères les joies comme les peines sont communes.

Nouvelles Locales.

M. le Supérieur du Séminaire de Québec a écrit à M. le Supérieur du Séminaire des Missions Étrangères, à Paris, pour l'inviter lui et ses confrères à venir assister à la translation des restes mortels de Mgr de Laval : il est au nombre de leurs fondateurs.

On sait que notre Séminaire a été uni à celui des Missions Étrangères, sous la domination française. Les relations entre ces deux maisons ont été renouées par le passage de M. Dallet, en 1871. Le 25 mars 1873, les aspirants du Séminaire des Missions Étrangères de Paris écrivaient aux élèves de notre Grand Séminaire pour contracter avec eux une union de prières, et le 25 avril de la même année, cette union était acceptée de grand cœur par ces derniers.

Une religieuse artiste du Bon-Pasteur, dont toute la ville connaît et apprécie le talent, est maintenant à copier le tableau du Christ, qui se trouve au-dessus de l'autel St-Charles à la chapelle du Séminaire. Cette peinture est destinée au couvent du Bon-Pasteur. Dans quelques jours elle doit commencer une copie du magnifique Christ de la Basilique pour l'église de St-Joseph de la Beauco. Une autre copie de l'Immaculée-Conception de l'Université, faite par la même artiste, doit être placée dans la chapelle